

Un scandaleux appétit de vie

THEATRE

MAY

de Hanif Kureishi

Avec Geneviève Mnich,
Patrick Catalifo, Maya Borker
Théâtre de la Commune
Aubervilliers, jusqu'au 3 juin
tél. : 01.48.33.16.16.

Une mère devenue veuve : la transposition d'un scénario et une tentative de renouveler le langage théâtral par Didier Bezace.

La fascination du cinéma taraude les metteurs en scène de théâtre. Un sentiment de concurrence les pousse parfois à faire des images, à

chercher en scène la fluidité des montages sans heurts. On n'attendait pas Didier Bezace sur ce terrain, bien que le directeur du Théâtre de la Commune fréquente beaucoup les studios en acteur très demandé. Il aime généralement le minimalisme, ou plutôt l'expression maximale à l'intérieur d'une grande économie de jeu, ce qui est un pur langage de théâtre. Mais le voici, avec « May », en train de faire un film en scène. D'abord, il est parti d'un scénario d'Hanif Kureishi, qu'il a adapté lui-même sans mettre en cause la succession hachée des séquences. Puis, avec Jean Haas, il a conçu un dispositif de panneaux noirs coulissants qui, actionnés par des techniciens invisibles, créent

l'impression de changements de focale et de fondus enchaînés.

Pari technique réussi

En scènes courtes ou étoffées, « May » conte l'histoire d'une femme âgée dont le mari meurt brusquement. Réfugiée chez sa fille dont elle subit l'indifférence et les crises de nerf hostiles, elle se comporte d'abord avec la componction d'usage puis, saisie par l'envie de revivre pleinement, elle couche avec l'ami de sa fille, un ouvrier marié, bluffeur et alcoolique. Cela finit par se savoir. C'est la fin d'une famille, la fin de l'espoir d'échapper à la vieillesse et aux conventions de la société.

Cette histoire de vieille dame

indigne entraînée par un scandaleux appétit de vie est une belle pièce, ou un beau scénario. Les acteurs s'en emparent bien, à commencer par Geneviève Mnich, mère écrasée, tantôt lumineuse, tantôt effacée jusqu'à n'être qu'une ombre. Patrick Catalifo, Lisa Schuster, Antoine Basler, Jean Haas dégagent la vérité nerveuse ou secrète de leur personnage. Mais les scènes n'ont pas toute la même intensité, l'appareillage toujours en mouvement peut éblouir ou au contraire donner une impression de procédé et de systématisme. Le pari technique est réussi, mais, alors même qu'il change de focale, Bezace paraît perdre un peu de cet effet de loupe qu'on aime tant dans sa manière, en composant quelques moments bouleversants à l'intérieur d'une marqueterie très technique.

GILLES COSTAZ